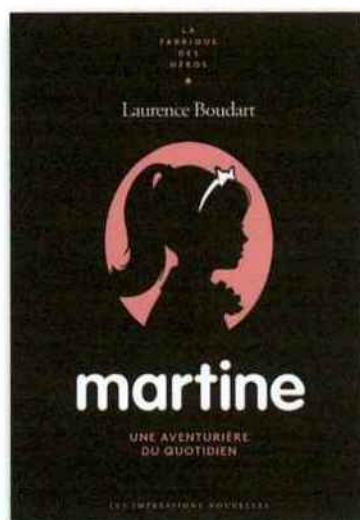




CRITIQUES LIVRES DE RÉFÉRENCE



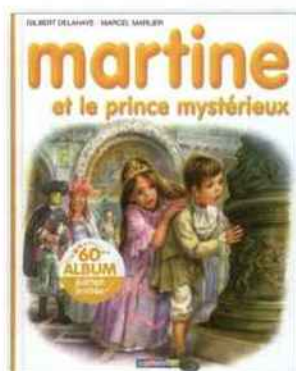
LES IMPRESSIONS NOUVELLES, 2021
COLLECTION LA FABRIQUE DES HÉROS

Laurence Boudart
**Martine, une aventurière
du quotidien**

ISBN 978-2-87449-858-9

128 pages

12 €



MARTINE AVENTURIÈRE DU QUOTIDIEN

Depuis 1954, la célèbre Martine, de Marcel Marlier, tient une place à part dans la culture enfantine franco-belge. Regardée de haut – très haut – par la critique officielle de la littérature jeunesse, la petite fille modèle des trente glorieuses semble imperméable à toutes les moqueries. Les mérite-t-elle ? En lectrice attentive, Laurence Boudard répond à cette question par un essai attentif et, somme toute, pas si sévère...

Pas facile de faire un essai à sensation d'une héroïne aussi lisse, que rien ne décoiffe et qui choisit toujours avec grand soin le ruban qui retient ses cheveux. Sensation que l'on ne pourra pas non plus espérer du côté de Marcel Marlier (1930-2011), créateur résolument discret, ni de son scénariste historique encore plus discret Gilbert Delahaye (1923-1997)

Laurence Boudart, licenciée en traduction et docteure en lettres modernes, s'en acquitte pourtant,

avec calme pourrait-on dire, se faisant lectrice scrupuleuse et attentive des soixante albums parus entre 1954 (*Martine à la ferme*) et 2010 (*Martine et le prince mystérieux*). Laissant de côté la sociologie du lectorat et l'investigation éditoriale, elle retrace les évolutions que ce tableau annuel d'une enfance heureuse peut, volontairement ou involontairement, receler.

Passés les tout premiers réglages du personnage, Martine n'est pas là pour surprendre, les adultes qui l'entourent non plus. Les titres sont d'une transparence parfaite : si *Martine prend le train*, c'est sûr : elle prendra le train et arrivera à bon port. Si en 1954 (*Martine en voyage*) Martine fait une fugue, ne sait pas lire – s'asseyant ainsi sur un banc à la peinture fraîche qui tache sa robe – et s'accompagne de Cacao, une poupée évidemment noire et donc très extraordinaire, on ne l'y reprendra plus. Elle nous laisse voir sa célèbre culotte blanche ? Marcel Marlier s'en explique : « Je l'ai toujours habillée au goût du jour. Dans les années 1950, les fillettes avaient des jupes courtes, je n'y peux rien. » Culotte que l'on ne verra d'ailleurs plus à partir des années 1970 grâce aux pantalons et aux jupes plus longues.



Martine embellit son jardin, ill. Marcel Marlier, Casterman, 1970.





Petite fille parfaite, « persuasion clandestine de l'identité sexuée » distillée par la littérature et les magazines jeunesse pour reprendre l'expression de Mona Chollet (dans *Beauté fatale*) ? Laurence Boudart rappelle pourtant que Martine n'a pas les deux pieds dans la même chaussure vernie : « Si la présence d'un certain culte de l'apparence ne peut être nié, il serait faux de ne lire la série qu'à travers ce seul prisme. Martine incarne également l'image d'une fille qui empoigne une canne à pêche, met ses pieds dans la boue ou attrape des lapins à main nue. »

L'apparence impeccable de Martine est donc trompeuse et l'assignation de genre est somme toute assez peu appliquée à cette enfance idéalisée. Quand il s'agit d'accomplir des tâches ménagères, Jean, le petit frère de Martine, est requis lui aussi. Pour les adultes, c'est une autre histoire. Maman ne travaille pas¹, Papa oui (à quoi ? mystère...) et la fantasque Tante Lucie, si elle travaille (à quoi ? mystère là aussi) c'est bien parce qu'elle est célibataire, et d'ailleurs elle conduit sa propre voiture. Le moniteur de ski est un monsieur, la professeur(e) de danse est une dame.

Mais de discrets glissements sont à l'œuvre. Si Marcel Marlier initie Martine au sport, il commence par le ski, tout sauf populaire en 1959, continue par l'équitation en 1966. La petite fille passe directement de débutante à championne, savourant pourtant sa victoire « sans excès d'orgueil ». Quand elle prend des cours de danse (1972) elle ne sera rien moins que petit rat de l'Opéra. Mais quand elle découvre la voile (1979) ce sera dans un centre populaire de la côte belge (avec nuits en dortoirs) et quand elle apprend la natation (1975), elle le fait dans une foule d'enfants de toutes les couleurs et de toutes les origines. Ce faisant, la camaraderie devient aussi importante que l'accomplissement de soi. Ainsi, l'autrice relève que, peu à peu, l'héroïne se rapproche du public qui la lit, même si ce public n'entre pas dans le champ de son essai, ce que l'on peut regretter. Si ses premiers



↑
Martine fait ses courses, ill. Marcel Marlier, Casterman, 1964.

voyages sont en transatlantique (1961 – la piscine du pont supérieur est si délicieuse !) ou en avion première classe, le voyage en train (1978) la conduira de Paris à Dieppe en train corail. Car l'autrice remarque également que le cadre de la série se francise.

« Dans le monde de Martine, il n'existe que peu, voire pas du tout, de problèmes, ni de dangers, ni de misère. Seule la face la plus aimable du monde se fait jour. L'Histoire est évacuée et les questions sociales ou sociétales sont à peine effleurées. Martine cherche à faire rêver les petites filles, à leur offrir un monde d'évasion à leur portée, en les maintenant dans un cadre foncièrement positif. » L'autrice pointe alors le seul vrai danger qui guette : « ce système a ses limites, à commencer par une forme de lassitude. »

En vérité, au centre de cet univers, il y a la passion du dessin de Marcel Marlier et elle seule. Le reste semble si peu compter que l'on regrette que l'autrice ne dirige pas davantage son enquête vers le mystère éditorial que cela représente, à commencer par ce premier scénariste si transparent.

Si Marlier travaillait à partir de petites modèles de son entourage qu'il photographiait, il en changea régulièrement au fil des années. Malgré leur attention les lecteurs et lectrices s'en aperçoivent à peine mais Martine change sans cesse. Elle peut avoir 4 ans (au début) ou 12 ans (2000). Fugacement elle a une sœur, Nicole (*Martine à la mer*) quand, tout aussi fugacement, la voilà dotée d'un frère, Philippe (*Martine fait ses courses*).

Tout aussi flou est l'endroit où vit Martine. Soudain, le dessinateur s'offre une référence à *Chantons sous la pluie* ou assoit sa Martine du moment dans un fauteuil en rotin hautement référencé... Les tenues suivent la mode, il nous l'a dit, mais les coiffures sont tout autant changeantes. Monsieur Marlier passe sagement une douzaine de mois sur un album et il ne s'ennuie pas. Laurence Boudart cite ainsi un ancien élève d'école d'art, belge lui aussi, Benoît Poelvoorde : « Regarde le décor, regarde comment Marcel Marlier peint le temps qu'il fait, un orage, un matin, un soir, la pluie. Regarde comment il dépeint une époque, des codes, regarde ses personnages se dire bonjour, partager de l'amitié. (...) Il me fait penser au peintre David, le spectacle est partout et dans chaque recoin de la toile. » Dans son sage petit théâtre, Marcel Marlier s'amuse...

Et nous aussi nous amusons quand l'autrice nous décrit la façon dont l'éditeur de Martine doit se bagarrer avec cette œuvre pour la rendre acceptable par les petites lectrices d'aujourd'hui, hors la nostalgie de leurs mères. Si, dans le catalogue Casterman, la collection « historique » garde sa place intacte, à partir de 2010 démarre une entreprise de modernisation. Aucune atteinte aux images n'est envisageable, patrimoine intouchable qui n'autorise aucun continuateur comme ont pu en avoir d'autres univers. La seule variable d'ajustement est dans le texte. Un tourne-disque dans l'image, objet si évident dans les années 1960 que le texte n'en fait pas mention ?



« – C'est quoi demande Manon en observant le vieux tourne-disque.

– Un appareil à musique. Il appartenait à ma mère quand elle était petite. D'ailleurs elle m'a donné tous ses disques ! »

Et hop, deux générations de gagnées ! Mais que faire de « Cacao » (*Martine en voyage*, 1954) ? Dans cet album, la compagne de Martine « n'est autre qu'une poupée, aussi grande et d'apparence aussi humaine qu'elle, qui, dans la version originale s'appelle, comme nous l'avons vu, Cacao, en référence à la couleur de sa peau. Cacao est encore moins zélée que Martine puisqu'elle ne parvient pas à retenir son propre nom et c'est elle qui se coltine seule la lourde valise qu'ont préparée les deux fillettes. Alors que Martine exhibe une jolie robe élégante, Cacao porte un fichu passablement risible. Face à un remugle colonialiste aussi évident que gênant, les éditions postérieures ont discrètement rebaptisé Cacao en Annie, tandis que la poupée est devenue une fillette à part entière. Ni vu ni connu ».

Mais Cacao ou Annie, c'est toujours elle qui porte la valise...

Bref, à l'heure du *Martine Cover Generator* (aujourd'hui en open source), la petite fille modèle du baby-boom tient une drôle de place dans la culture enfantine et adulte franco-belge. Si elle commence sa carrière en admiratrice fleur bleue de la nature et de ses animaux, elle finira par prendre conscience (sous la plume de Jean-Louis Marlier, à partir de 1997) de la nécessité de la sauvegarder (*Martine protège la nature*, 2009), comme rattrapée par l'Histoire qu'elle avait soigneusement tenue à distance jusque là. Mais les enfants d'aujourd'hui qui ne peuvent plus mettre le nez dehors sans surveillance (voire sans masque) peuvent raisonnablement envier cette lointaine consœur si optimiste à qui tout était permis, sauf se décoiffer...

Marie Lallouet

1. La série d'animation de 2012 (*Les Armateurs*) lui attribue la profession de vétérinaire.

Pour voyager Martine a mis sa plus jolie robe. On voit danser son ombrelle au-dessus de son chapeau de paille garni de cerises. Cacao porte la valise. Elle est ravissante avec son foulard qu'elle a noué sur la tête.

- Où allons-nous? demande Cacao.
- En Afrique.
- Est-ce loin l'Afrique?
- Oh oui, répond Martine. Très loin. Il faut prendre le train et le bateau.



↑
Martine en voyage, ill. Marcel Marlier, Casterman, 1954 et 1995. ↓

Pour voyager Martine a mis sa plus jolie robe. On voit danser son ombrelle au-dessus de son chapeau de paille garni de cerises. Annie porte la valise. Elle est ravissante avec son foulard qu'elle a noué sur la tête.

- Où allons-nous? demande Annie.
- En Afrique.
- Est-ce loin l'Afrique?
- Oh oui, répond Martine. Très loin. Il faut prendre le train et le bateau.

